

XYZ. La revue de la nouvelle

En témoignage d'un vide

Siegfried



Numéro 34, été 1993

Colères!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3901ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Siegfried (1993). En témoignage d'un vide. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (34), 61-66.

EN TÉMOIGNAGE D'UN VIDE

SIEGFRIED

Je sais que je vais remettre le vidéo encore une fois. Je sais que je vais encore le regarder jusqu'au bout. Malgré tout ce qu'il m'inspire. Pris au piège. Heureusement! ce ne sera pas pour longtemps; demain, je serai débarrassé de cette cassette. Il ne restera plus que le souvenir du vide.

Évidemment, Alex n'est pas chez lui. Déjà plusieurs fois que j'essaie de le rejoindre. Toujours le même message sur son répondeur. Ça ne sert à rien, je le sais, mais je vais continuer de l'appeler, parce que c'est maintenant que j'ai besoin de lui.

Engourdi, la tête dans une ouate barbelée. Les mains comme emprisonnées dans un plâtre plus latex que nature. Mon studio me donne des sueurs chaudes, froides, tièdes, je ne sais plus. Quand je dis mon studio, j'exagère. La portion de salon isolée psychologiquement par un rideau couleur grenier où j'ai installé mon équipement vidéo ne se mérite ce nom que par euphémisme et sarcasme. J'ai fait avec les moyens du bord. J'ai disposé mon équipement de la façon la plus logique et la plus pratique en fonction de l'espace disponible. Pour quelqu'un d'autre, ça aurait plutôt l'air d'un fouillis électronique. Rien à comparer avec ce qu'on s'imagine des vrais studios de télévision. Un mixer vidéo, plusieurs magnétoscopes, deux téléviseurs et un petit moniteur, empilés de-ci de-là, avec, disséminés au travers, un système de son et un mixer audio pour les bandes sonores. L'essentiel était déjà trop pour l'espace disponible. Je devrais d'ailleurs éteindre tous ces appareils, effacer leurs clin-de-voyants qui me gênent. De toute façon, j'en ai fini pour aujourd'hui. Sauf d'un magnétoscope. Je sais que je vais encore visionner la cassette.

Mes yeux glissent sur une note. Deux numéros de téléphone. Des clients pour mes services. Un que je connais. Un vieil habitué. L'autre m'est inconnu. Un bouche-à-oreille, ou alors il a vu ma petite annonce et est curieux. Je les appellerai demain, peut-être.

Je laisse la radio allumée. Malgré la version répugnante d'une sonate de Bach qu'elle braille. C'est vraiment odieux. On ne devrait jamais permettre à un violoniste de massacrer en public une telle œuvre d'amour.

J'essaie encore d'appeler Alex. J'ai besoin de lui parler. D'être proche de lui. Chasser le vide qui m'écrase dans ses sables. Coup de fil dans l'eau. Finalement, je ne sais même pas s'il comprendrait, en siphonnant ce que je trouve les mots.

Contre ma volonté, je suis témoin de la tristesse. Des derniers soubresauts d'un vide tellement trou noir qu'il siphonne tout dans son tourbillon. J'ai pourtant l'habitude d'être voyeur. Ma petite annonce dans les journaux ne ment pas. « Service de caméra, discret, sérieux, références, pour couples, tél. : xxx-xxxx. » Et ça fait tout de même assez longtemps que je fais ça. Mon habitué, avec sa lubie, m'a permis de conserver mon équipement en période de disette. À chaque nouvelle amie qu'il se fait, il m'appelle. Il a une joyeuse collection de cassettes contenant chacune de ses aventures. D'aucuns écriraient des poèmes, lui a ses vidéos pour les soirées solitaires. Dieu merci, il y a encore des individus pervers, déviant et radieux dans ce monde, avec de saines obsessions. La plupart des autres qui m'appellent ne le font en général qu'une fois. Ils réalisent leur phantasme, et c'est terminé. Ils, parce que ce sont généralement des hommes, leurs compagnes féminines, s'ils sont hétéros, se pliant au phantasme du partenaire exigeant. Au début, ils sont toujours un peu gênés, ont peur de moi. Je les rassure, les mets à l'aise. Je leur montre une cassette, une de mes meilleures, une de nos belles nuits d'amour, à Alex et moi. Ils peuvent juger du produit fini, et je deviens comme l'un d'eux, parce que j'ai moi aussi emprisonné mes amours sur ruban magnétique. Ensuite, je les assure de ma discrétion, et leur garantis que je ne conserverai aucune copie de ce que je filmerai chez eux. Deux ou trois séances

après, parce que la première est rarement réussie, ce n'est pas évident comme ça, devant un étranger, je retourne à mon studio, je leur mixe tout ça en un beau film suivi, avec bande sonore au choix, et voilà, presto, on paye à la sortie, merci.

J'ai le corps moite. Pourtant pas si chaud. Ma main démange le *remote control*, il y a un bouton qui est comme un aimant pour mon pouce. J'attends un peu, pour languir, parce que la nuit est encore longue, encore pleine de kilosecondes à écraser. Ce n'est pourtant pas que je lutte contre l'impulsion. Parce que j'ai déjà perdu, depuis le tournage de cette maudite cassette. Ce n'est pas non plus un jeu. Juste une façon d'étirer le temps, qu'il prenne la forme du vide.

Le message était simple. Juste un cas banal, pas d'excentricité aucune, de bizarreries à fourrure, cuir ou autres. Moi, je n'ai rien contre. Je ne refuse que les vraiment immoraux, enfants, animaux, je ne sais pas, ce qui est vraiment malade, mais de toute façon, ces gens n'appelleront pas un étranger. Je n'ai donc presque jamais à *dealer* ce genre de choses. Alors j'ai pris rendez-vous.

Le message était simple. Un peu vide, peut-être. Un nom, une adresse. Un de ces blocs à appartements du centre-ville, une tour dont les briques parlent de prison. Avec plein de caméras dedans pour les écouter. Je connais ça, j'en ai déjà installé. Air en conserve, climatisé, réchauffé, hiver comme été. Avec en prime une place dans la grotte de béton pour protéger son compagnon à quatre roues. Évidemment, chacune des voitures de ce parking regardait de haut mon humble véhicule, qui ne possède de qualité que sa vaillance à toujours démarrer. Je crois même que la foule de vélos de randonnée sous-utilisés, empilés et enchaînés les uns contre les autres, me snobaient. Je ne parlerai pas de la dame qui m'a accompagné dans l'ascenseur, moi chargé de mes caméras, trépié et sac d'équipements divers, elle chargée de son sourire forcé à bout portant.

Le corridor à l'étage s'alourdissait d'une suite de portes à peine différenciées par leurs numéros. L'air était asthmatique de silence. Les miracles de l'insonorisation. J'aurais été une bombe, j'aurais

explosé sans discrétion, personne n'aurait été ébranlé. J'ai trouvé le bon numéro, j'ai sonné. La porte s'est ouverte sans bruit. Derrière, il y avait un jeune homme. Je me suis présenté, il s'est présenté, c'était le bon nom. Je me souviens d'avoir pensé que l'homme et son étiquette se ressemblaient. Il m'a invité à entrer.

J'ai déposé mon équipement près de la garde-robe d'entrée. Ensuite, j'ai aperçu l'appartement. C'était bizarre. On aurait dit qu'il n'y avait rien entre ces quatre murs. Pourtant, en visionnant la cassette, j'ai remarqué des meubles, un téléviseur, quelques bibelots, même des vêtements qui traînaient par terre. Mais rien n'attirait mon attention, mon regard flottait sur toutes les absences dans ces pièces. Un vaste espace, ouvert exclusivement sur lui-même, rien dedans pour s'évader.

Le type m'a présenté l'autre participante de la performance. Une femme d'un âge qui se *shoote* à la jeunesse éternelle. Elle était belle comme une réclame de pâte dentifrice. Lui avait plutôt la beauté des hommes antisudorifiques. Je ne sais pas. À les regarder, j'avais l'impression d'être tombé d'une gouttière. Le couple était naturellement bien habillé, le genre de vêtements qui pourraient nourrir une famille entière. Ils étaient tout de même sympathiques, faisaient tout pour me mettre à l'aise. D'habitude, c'est mon rôle à moi. Ils m'ont offert un verre, m'ont questionné sur les modalités péculniaires, et m'ont dit qu'ils seraient prêts quand je le voudrais. Tout le long de la conversation, leurs visages jouaient l'oscilloscope entre la moue ennuyée et le sourire Colgate. Quand je dis moue ennuyée, j'exagère, parce que c'était beaucoup plus un air vide, pas la tête ailleurs, mais profondément isolée du présent. J'ai commencé à installer mon équipement. Eux échangeaient pendant ce temps quelques propos. Banals, sans tendresse, sans intérêt. Ils se les disaient parce que les mots existent et qu'il faut bien s'en accommoder. J'avais de plus en plus le goût d'être ailleurs.

Alors voilà. Éventuellement, il n'y avait plus le choix. J'étais prêt, et tant pis, c'était leur tour. Je sentais que je le regretterais. J'ai commencé à filmer quand même. À reculons, mais pas la cassette, bien sûr. J'ai commencé à filmer, ils se sont exécutés, ils

m'ont exécuté. Je n'en pouvais plus de les observer s'ébattre dans le vide. Je n'avais pas le choix, pour la caméra. Mais chaque fois que j'en avais la chance, je détournais mon regard. J'avais de la difficulté à respirer. L'air comprimé avait une haleine de lendemain d'oubli. Je n'avais pourtant devant moi que deux êtres humains en pleine activité vénielle, rien de plus. Pas de quoi en faire un drame ou une nausée. J'ai dû couper la séance quelques instants pour m'isoler dans la salle de bains, le temps de vidanger mon estomac et de respirer un peu. L'oxygène, là, fait toujours moins sardines en conserve. On a résumé le spectacle. Quand j'en ai eu assez pour mixer une bonne heure, j'ai tout remballé et je suis parti sans attendre qu'ils se rhabillent. Ça me brûlait sous la nuque. Je me sentais complètement séparé de mes organes génitaux, ceux-ci ayant décidé de faire corps à part. Comment deux êtres peuvent-ils ainsi vampiriser tout sens aux gestes les plus humains ? Je n'en avais aucune idée. Maintenant, c'est moins pire. Je suis intoxiqué.

C'est incroyable de pouvoir s'éteindre à ce point jusque dans ses passions. De pouvoir éjaculer du vide. J'aimerais t'en parler, Alex. Est-ce que c'est ça qu'on va devenir ?

C'est le moment. *Play*. Le magnétoscope se met en branle discrètement. C'est le moment d'une nouvelle dose de vidéo-dope. Pour m'en exorciser. C'est peut-être la dernière, je n'ai plus beaucoup de courage. La musique commence en premier. Ils m'ont donné carte blanche. J'ai collé à leurs corps le Requiem de Ligeti. Je suis persuadé qu'ils vont se dire que je les ai compris. Moi, je n'en suis pas sûr. J'ai compris le vide. Sur le moniteur, deux corps qui se déshabillent lentement, sans intérêt l'un pour l'autre. Deux beaux corps, beaux comme du Tupperware, beaux comme une autoroute toute fraîche. Ils se touchent, se caressent. À pleines mains. L'homme est déjà un peu en érection. À regret. Ils se touchent, les mains s'enfoncent entre les membres, sous les aisselles, dans les plis des cous. Ils se touchent parce qu'il n'y a rien d'autre à toucher, pas comme en pensant à d'autres choses, pire encore, ils se touchent parce qu'ils ont des mains et qu'après tout ce n'est pas

pour rien. Et puis lentement, l'homme embrasse la femme entre les jambes, entre les notes en nébuleuses des chorales du *sound-track*. Ça devient une cérémonie, une incantation pour appeler des esprits sans vie. Et elle glisse la main le long du membre raidi de son partenaire, le caresse, mais sur son visage, c'est le vide, elle s'en fout, et lui, s'il a une érection, c'est à cause de Pavlov, de tout ce qu'on nous a appris. Et ça continue comme ça pendant une heure, une heure de rien, de peaux qui se font papier sablé sans même la friction. Moi, ça me fait encore le même effet, je me sens castré jusque dans mes hormones. En même temps, j'ai besoin d'aimer. Pour nier.

Je ne sais pas pourquoi ils veulent cette cassette. Peut-être pour se prouver qu'il n'y a plus rien entre eux. Peut-être pour voir où ils en sont arrivés. Je m'en fous. J'ai juste hâte de la leur remettre. D'être débarrassé.

J'essaie encore d'appeler Alex. Qui n'y est évidemment pas. Je le sais, il est parti pour la semaine. Ce n'est qu'un espoir stupide qui me motive, qui sait, il pourrait être de retour plus tôt que prévu. Tout ce que je voudrais, c'est me presser contre lui. Tout ce que je voudrais, c'est qu'il me remplisse. Pour chasser le vide. Et lui poser une question. Est-ce que c'est vers ça qu'on s'en va, tous, mon amour? Parce que m'en voilà témoin, et si c'est une prémonition, je préfère en finir tout de suite.

XYZ

La Pub...

c'est payant!

**pour annoncer dans XYZ. La revue de la nouvelle
communiquer avec Benoît Marion**

responsable de la publicité

Tél.: 514.525.21.70 • Téléc.: 514.523.94.01